

LE NOM DE SIBÉRIE

Aimer la Sibérie, ça ne se fait pas. Pourtant, ce nom terrible a pour moi un charme secret. D'abord, il est beau. Pourquoi? Je ne sais pas, mais il est beau. La Beauce, par exemple, ça n'est pas beau. Rouen, non plus. Ça ne tient pas à la brièveté, parce que Rome, mettons, est agréable à l'oreille de l'imaginaire, comme Vancouver, Valparaiso, Calcutta (mais aussi Dunkerque ou Cherbourg, ça n'est pas seulement une question de distance). Ou comme Iénisseï, Léna, Indighirka, Krasnoïarsk. Ceux qui ne sentent pas ça, c'est qu'ils ignorent la musique des noms. On ne les voit pas, dans les gares, les aéroports lointains, se plaire à murmurer la litanie des destinations affichées – ce qui est pourtant un des plaisirs les plus secrets et les moins vulgaires des voyages. Les noms ont une couleur, une odeur, comme celle d'étoffes leur texture s'offre au toucher. Il en est qui ont l'expansion des choses infinies. Sibérie, ça sonne bien, vaste, comme Sahara. J'y entends tinter le fer, j'y vois briller la fourrure des zibelines. J'y vois une étoile fondre tel du sel dans l'eau noire, comme dans un poème de Mandelstam : « Et plus pure la mort, plus âcre le malheur/Et la terre plus cruelle et plus vraie. »

la maison des morts. Tchékhouv va visiter, à dix mille verstes de Moscou, le bagne de *L'Île de Sakhaline*, et en ramène une extraordinaire enquête sociologique, ethnologique, historique, géographique. Les prisons tsaristes semblent presque supportables en regard des camps staliniens. Pour évoquer ses quatorze ans de déportation, Varlam Chalamov invente, dans ses *Récits de la Kolyma*, une langue âpre, volontairement dénuée de grâce, qui est celle qui convient pour dire la faim, les pieds gelés, les ongles arrachés par la pierre, la peau que desquame la pellagre, les dos cassés par la brouette : toutes souffrances dépourvues de *style*. Sibérie a été un nom du Malheur. Cette histoire dramatique fut longtemps, chez nous, ignorée ou niée (l'article que j'ai cité de l'*Encyclopédie du xx^e siècle* parle de la « mise en valeur » de la Sibérie, sans dire par quels terribles moyens elle se faisait). Elle est connue à présent, mais on ne peut pas dire que la mesure en ait été vraiment prise. Elle contribue à la puissance émotionnelle que recèle l'espace physique. Ces collines, ces pistes dans la taïga, cette route qui monte d'une baie que saisit la glace, cette carrière à ciel ouvert, ce sont les archives géographiques d'un des grands crimes de masse du xx^e siècle (un livre passionnant, *Goulag*, dû au photographe polonais Tomasz Kizny, confronte en plus de cinq cents photos des vues des camps d'autrefois avec les paysages d'aujourd'hui).

Curieusement, le seul à avoir parcouru la Sibérie est le plus européen de tous les écrivains russes, Tchékhouv. Encore n'a-t-il pas écrit grand-chose autour

de ce voyage : à ma connaissance, quelques lettres et notes, publiées en français sous le titre un peu racoleur de *L'Amour est une région bien intéressante*¹ ; et le récit *En déportation*. En deux mois et demi d'un trajet épuisant de Moscou à Sakhaline, d'avril à juillet 1890, il souffre de la neige, du grésil, de la pluie, de la boue, des inondations, du vent, de la poussière, des cahots horribles du chemin. « La grande route de Sibérie est la plus grande et apparemment la plus affreuse route du monde. » Le saucisson qu'il achète à Tioumen est assez symbolique des rudesses du parcours : « Quand on le mâche, on croirait planter ses dents dans une queue de chien badigeonnée de goudron. » Après Krasnoïarsk, cependant, les choses changent. Les eaux turquoise et incroyablement limpides du lac Baïkal lui rappellent la Crimée, et il se déclare « épris de l'Amour » : « J'y vivrais volontiers un an ou deux. Beauté, espace, liberté, douceur. »

Espace : voilà le mot qui compte. *Prostor*. J'ai lu il y a peu une interview d'un photographe anglais vivant en Russie, James Hill. Pour moi qui viens d'une petite île, disait-il en substance, l'immensité du pays est fascinante. Je partage cette griserie. La Sibérie, c'est le grand large sur terre. Tchékhov note que « la mesure humaine ordinaire ne s'applique pas à la taïga.

1. Depuis la rédaction de ce texte, une édition plus complète a été traduite et publiée par Françoise Darnal-Lesné aux  ditions L'Harmattan : *Lettres de voyages. Moscou, Sakhaline, Moscou, février 1890 - janvier 1891*.

Seuls les oiseaux migrateurs, dit-il encore, savent où elle s'achève. » Et il raconte qu'on y voit surgir, l'hiver, des hommes tirés par des rennes et venus d'on ne sait où, du Grand Nord. « Qui sont ces hommes et d'où ils viennent, les vieillards eux-mêmes l'ignorent. » Avions et satellites ont remplacé les oiseaux migrateurs, mais les hommes d'ici-bas n'en savent pas tellement plus sur leurs confins. Je me souviens que lors de mes premiers séjours à Irkoutsk, il m'arrivait de demander à quelle distance se trouvait le rivage de l'océan Glacial : mes interlocuteurs n'en avaient pas la moindre idée. C'était loin, très loin, de toute façon il n'y avait pas de route qui y mène, alors, à quoi bon se poser ce genre de questions ? J'étais impressionné par ce pays dont les limites – rivages, frontières – existent sans doute, mais dans une distance et une inaccessibilité si grandes qu'elles en sont comme abolies.

Je feuillette un atlas (je ramène tous les atlas que je peux de Russie ; par goût prononcé pour les cartes, aiguisé encore par le fait que, lorsque je suis allé là-bas pour la première fois, en 1986, on n'en trouvait pratiquement aucune ; c'était un pays sans représentation, invisible). J'y vois les symboles de choses magnifiques – des cordons d'îles basses le long du rivage de la mer des Tchouktches, à l'est du cap Schmidt ; une ligne de pointillés au large indique que la route maritime d'Arkhangelsk à Vladivostok est longue de 10 490 km. On est au-delà du cercle polaire, légèrement à l'est du méridien 180, aux antipodes donc ; la ligne de changement de date devrait passer par là, si on n'avait eu la bonne idée de la faire obliquer vers le milieu du

détroit de Béring pour englober le mufle carré de la Tchoukotka (le *Journal d'un voyage dans l'Arctique*, de l'écrivain et naturaliste américain John Muir, relate une expédition maritime dans cette région, en 1881). Il n'est pas complètement insensé de penser que subsistent, quelque part dans l'espace représenté par la carte, des poches de terres inconnues, jamais explorées. Dans ce territoire immense, sur le blanc de quoi les cours d'eau dessinent comme un réseau de craquelures bleues, il n'y a qu'une piste d'environ 200 km joignant un bled nommé Ioultine à un autre nommé Egvékinot, sur le golfe d'Anadyr (autre nom magnifique). Une petite icône spécifie qu'il y a, à Egvékinot, une pompe à essence: c'est le genre de renseignement qui doit être utile, en effet. Anadyr est une ville de douze mille habitants (si j'en crois Wikipédia), capitale de la région, d'où ne sort aucune route. On n'y accède qu'en avion ou en bateau. Je ne veux pas mourir sans avoir connu, close sur elle-même comme une coquille, au bord de la mer de Béring, Anadyr.

Évidemment, ceux pour qui un séjour à Venise représente le comble des félicités voyageuses auront sans doute du mal à me comprendre. L'attirance du lointain recouvre pourtant autre chose que la simple volonté (d'ailleurs indéniable) d'épater les sédentaires. S'éloigner de son origine, mettre le plus de distance possible entre soi et ses lieux accoutumés, fait partie des ambitions honorables. À suivre les pas de Tchekhov à Nikolaïevsk-sur-l'Amour, on a plus à

découvrir qu'à traîner à Aire-sur-l'Adour. Au principe de cette inquiétude, le soupçon que ce qui est proche n'est pas forcément ce qui nous touche le plus. Il se pourrait que ce qui nous regarde le fasse du fin fond du monde. Plus nous sommes étrangers et plus nous risquons d'être « vrais ». Quelque chose peut-être nous attend, quelque chose de perdu qu'il faut retrouver et qui est à l'opposé, loin. Ce peut être l'expérience soudaine de l'immensité, une immensité nue et pourtant comme imprégnée de vocables et d'histoires, que Jean-Christophe Bailly fait sur un chemin nocturne près du lac Ladoga. Ce peut être la brume bleue, l'étincellement de l'eau noire, le ciel de nacre d'une nuit polaire, la splendeur lumineuse qui laisse Vassili Golovanov, l'auteur d'*Éloge des voyages insensés*, sans mots mais dans la certitude qu'il vit un moment grâce auquel il pourra continuer à vivre, un « condensateur du futur ». C'est l'illumination païenne que Segalen prête à Gauguin à l'arrivée aux Marquises, la paix irradiante qui envahit Nicolas Bouvier au pied de la passe de Khyber, une découverte très éloignée de toute façon des facilités de l'exotisme, et qui aurait plutôt à voir avec ce que l'auteur de *L'Usage du monde* nomme « cette espèce d'insuffisance centrale de l'âme qu'il faut bien apprendre à côtoyer, à combattre, et qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus sûr ».

